

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

10^{ME} ANNÉE, No 489.—SAMEDI, 16 SEPTEMBRE 1893

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



COLOMBES !

LE MONDE ILLUSTRE

MONTREAL, 16 SEPTEMBRE 1893

SOMMAIRE

TEXTE.—Carnet du *Monde Illustré*, par Jules St-Elme.—Notes sur la littérature française, par Pierre Bédard. Colombes, par J. St.-E.—A travers les livres d'une bibliothèque, par Régis Roy.—Le bois d'Hoboken, par E.-Z. Massicotte.—Littérature : La dernière heure du Caméens, par Raoul de Navery.—A Denis Ruthban, par Viator.—Douce impression, par Viollette.—L'exposition de Chicago, par J. St.-E.—Pot de pensées—Poésie : Las, par Jocelyn.—Légende : Une histoire racontée par une mère à ses enfants.—Prouesses de militaires français (avec gravure), par G. Depping.—Ici et là, par N. Vinoy.—Les arts divinatoires (avec gravures).—Carnet de la cuisinière.—Notes et faits, par le Chercheur.—Choses et autres.—Charades, Echecs et Dames.—Les feuilletons.

GRAVURES.—Colombes.—Le Pique-Nique du Club Letellier à Montréal : L'hon. Wilfrid Laurier adressant la parole.—Exposition de Chicago : Vue de l'avenue du palais des arts libéraux et manufacturiers.—A travers le Canada : La chute Montmorency (près Québec) : La nouvelle église de Varennes.—Gravure du feuilleton.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRE réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRE, tous nos lecteurs, et pour équilibrer les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



La semaine dernière a vu se dérouler plusieurs événements importants pour notre ville de Montréal.

Nous croyons devoir les consigner ici, et en conserver au moins l'éphéméride, selon que LE MONDE ILLUSTRE a coutume de planter les jalons de notre histoire nationale, au moyen de ses gravures, toujours bien fidèles, ou de son texte aussi exact.

Le jour de la fête du travail a été illustré par une belle démonstration patriotique : la pose de la pierre angulaire du monument Maisonneuve, sur la Place d'Armes.

Les phalanges serrées des travailleurs, au sortir de l'église, faisant suivre la religion du patriotisme, sont allés acclamer la glorification du héros chrétien qui fonda Ville-Marie.

Etaient représentés là aussi la magistrature, les professions libérales, le commerce, la finance et la politique de toutes les nuances.

D'heureux discours ont été prononcés. Toute la cérémonie s'est accomplie au milieu de l'enthousiasme le plus franc et le plus vrai.

Un autre événement principal de la semaine dernière a été le grand Congrès canadien du tra-

vail, qui s'est tenu à Montréal ces jours-là. Reçus par le maire au nom de la cité, traités avec déférence et mis en garde contre les surprises du fatal esprit d'innovation, par notre si digne magistrat, les congressistes ouvriers ont conduit leurs délibérations avec prudence et discrétion.

Nous leur en offrons nos compliments et nous nous plaisons à croire qu'il en sortira de justes réformes pour leur avantage propre et le bien général de la société.

Lundi, le 4 septembre, c'était jour de fête civique : "la fête du travail."

Les travailleurs se sont ralliés avec entrain, et frayant avec leurs patrons—édifiant compagnonnage du capital et du travail—ont joyeusement célébré cette noble solennité.

Pris en masse, nos ouvriers sont sincèrement chrétiens et catholiques : nous n'en voulons point d'autre preuve que l'harmonie admirable régnant entre eux et leurs patrons.

Aussi, ont-ils voulu commencer par une messe leur célébration, offrant au Dieu qui féconde et bénit le travail honnête et consciencieux les prémices de leurs légitimes et calmes réjouissances.

Pour cette heureuse idée et la bonne grâce avec laquelle il se sont prêtés à sa réalisation—ce qui les honore hautement—nos ouvriers catholiques méritent d'être sincèrement félicités.

Qu'ils persévèrent dans cette voie de salut, qu'ils y persistent malgré les meneurs de révolutions qui chercheraient à les en dissuader et les sympathies de tous les hommes d'ordre et de foi, les sages de toutes les classes, leur sont à jamais assurées.

Enfin, lundi encore, fête du travail, s'ouvrait l'exposition provinciale, à Montréal.

Elle a duré toute la semaine, et en dépit des appréhensions de ceux qui redoutaient la concurrence de Chicago, elle a été un véritable succès, en tous points digne des années dernières, et pour lequel les directeurs, si actifs et entendus, méritent les plus chaudes félicitations.

Cette grande foire annuelle de la province est un foyer d'émulation qui ne peut que favoriser beaucoup ses développements ; nous nous réjouissons de la voir si bien comprise et encouragée de nos concitoyens.

Apprenons à nous bien connaître, nous et nos ressources nationales, et l'avenir nous appartient.

A Québec, la semaine dernière toujours, lors de la fête du travail, les marins anglais du *Blake* en ont fait de belles, s'il faut en croire le rapport unanime des journaux.

Une bande de ces mathurins de la frégate britannique se promenaient, ce soir-là, dans les rues de la vieille capitale. A la vue des nombreux drapeaux français, leur patriotisme grincheux se serait scandalisé. En vrais Saxons saxonnisant, ils ont estimé faire œuvre pie pour la défense du territoire en insultant les couleurs de France.

Un long cri d'indignation a honni cet attentat. La société canadienne française de Québec a cru devoir protester en s'abstenant de prendre part au bal officiel de la frégate.

Ce regrettable incident fait perdre aux marins du *Blake* beaucoup du prestige que leur avait valu leur noble conduite, l'an dernier, lors de l'incendie de Hedleyville.

Comme pendant aux épisodes marquants de la précédente, on aura été témoin, cette semaine encore, d'une série d'événements dignes de remarque.

A Montréal, réception publique en l'honneur de sir John Thompson, premier ministre du Canada, mardi soir, à la salle d'exercices, rue Craig. Le surlendemain, à l'Assomption, même cérémonie, sans caractère politique.

A Québec, enfin, jeudi, réception du nouveau gouverneur général du Canada, lord Aberdeen, par le premier ministre et tout le cabinet fédéral.

PETITE POSTE EN FAMILLE.—Une jeune fille, St-Roch.—Nous ne pouvons insérer ces sortes de poésies tout intimes : nous l'avions déjà notifié à nos correspondants. Mille regrets et à reprendre.

Régis R., Ottawa.—Accepté, votre premier envoi. Il passe justement cette semaine. Quant à la "nouvelle," aussi reçue, à bientôt.

Jules St-Elme

NOTES SUR LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

XVIII^e SIÈCLE OU SIÈCLE DE LOUIS XIV

Il y a dans l'histoire des peuples quatre grands siècles qui ont été jugés dignes de servir d'exemple à la postérité, par suite de leur réunion brillante et nombreuse d'hommes de génie.

Le premier, connu sous le nom de siècle de Périclès, a produit les Démosthène, les Platon, les Apelle, les Phidias, les Aristote, les Eschyle, les Euripide.

Le second, celui d'Auguste, les Tite Live, les Virgile, les Horace, les Ovide, les Cicéron.

Le troisième, ou siècle de Léon X, les Michel-Ange, les Raphaël et les Le Tasse.

Le quatrième, celui que nous étudions en ce moment, les Fénelon, les Bossuet, les Corneille, les Bourdaloue, les Racine, les Turenne, les Condé, les Villars, les Descartes et les Pascal.

Ce dernier, le plus éclairé et le plus parfait de tous, est aussi celui qui a placé la France à la tête de la civilisation et lui a donné dans l'histoire cette place prépondérante et glorieuse qu'elle possède encore aujourd'hui.

L'Italie avait été jusque-là la patrie des arts, des lettres et des sciences ; sous Léon X, elle avait atteint une rare perfection et avait émerveillé le monde par ses Michel-Ange et ses Raphaël, mais il est dans l'enseignement de l'histoire qu'une sorte de décadence morale a toujours suivi une grande éclosion de génies divers. On dirait qu'alors l'humanité, fatiguée de la production de tant de chefs-d'œuvre, semble toujours vouloir se reposer.

Peu à peu fuyant l'Italie qui s'en allait languissante, les lettres et les arts trouvèrent en ce beau pays de France que Dieu destinait à de si grandes œuvres un terrain riche et fécond, et delà parurent ces artistes dont le pinceau magique rendit avec vérité les grandes beautés de la nature, ces orateurs dont la parole vibrante et pleine de majesté passera à travers les âges, ces guerriers aux exploits dignes des Annibal et des César, ces écrivains qui donnèrent à la langue française cette pureté, cette harmonie, cette clarté que toutes les nations du globe admirent chez elle, ces savants dont les grandes découvertes reculèrent les bornes de la science et créèrent la science française, aujourd'hui la première du monde.

Un roi, grand dans ses projets et ses actes, protégeait de son égide tous ces génies. Ce prince présentait un phénomène bizarre ; quoique accoutumé aux plaisirs éternels de la cour et à une vie d'oisiveté, il travaillait, avec ses ministres, à la prospérité de son royaume. Brave et ferme, il conduisait ses armées à la victoire, avec la science d'un grand capitaine ; ami des lettres et des arts, il encourageait les écrivains et les artistes en leur donnant de fortes pensions, et agrandissant par ce moyen l'éclat de son règne et l'admiration des étrangers.

Ce prince, malgré de grands défauts, était digne de donner son nom au siècle qui a produit les Racine et les Bossuet ; chef de l'Etat, il était fier de cette auréole de gloire que créaient autour de lui tous ces artistes, ces écrivains et ces guerriers dont il était le Mécène.

En mourant, il se repentit d'avoir trop aimé le faste et la guerre.

Les lettres furent, au XVIII^e siècle, plus productives que les arts et les sciences.

La langue française commençait à s'épurer ; grâce à Vaugelas et à Malherbe, l'on reconnaissait enfin qu'elle était capable d'harmonie et de dignité.

Le latin était encore la langue préférée des lettrés et des savants. "Les prédicateurs, dit Voltaire, citaient Virgile et Ovide ; et les avocats, saint Augustin et saint Jérôme."

En 1635, le cardinal de Richelieu, ministre de Louis XIII, fonda l'Académie française pour "établir des règles certaines de la langue et rendre le langage français non-seulement élégant, mais capable de traiter tous les arts et toutes les sciences."

Les premiers académiciens furent Godeau, Chapelain, Gombault, Giry et Malleville. En peu de temps, cette académie devint une des plus brillantes de l'Europe ; ses règles, quoique sévères, firent sa force et lui ont pour toujours assuré une gloire inaltérable, et ses jugements, même à l'étranger, ont de tout temps été respectés et regardés comme l'expression fidèle de tout ce que la littérature française a compté d'illustres.

Bossuet, l'aigle de Meaux, voyait dans cette institution "un conseil souverain et perpétuel dont le crédit établi par l'approbation publique peut réprimer les bizarreries de l'usage et tempérer les règlements de cet empire trop populaire."

Une autre institution remarquable, mais dont l'existence fut courte, fut l'abbaye de Port-Royal. Les partisans les plus acharnés du jansénisme se rencontrèrent dans ce couvent célèbre. Parmi ces lieux solitaires, on remarque les deux Arnaud d'Andilly, Lemaître de Sacy et ses deux frères, Nicole Lancelot, Lenain de Tillemont, et surtout le grand Pascal, dont le génie effrayant et profond illumina le monde entier ; ce fameux penseur rendit d'immenses services à la langue française.

L'hôtel de Rambouillet était devenu aussi le rendez-vous d'hommes célèbres dans les lettres, les arts et les sciences. Corneille, Voltaire, Condé, etc., s'y coudoyaient.

Au XVII^e siècle, toute idée, toute harmonie, toute image était à innover, par suite de l'état encore rudimentaire de la langue française, et c'est ce qui étonne aujourd'hui que des hommes, avec si peu de ressources, aient pu produire des chefs-d'œuvre comme le *Télémaque*, *Polixène*, *Esther*, les *Discours sur l'histoire universelle*, les *Lettres provinciales*, et un si grand nombre d'autres.

De nos jours, l'on ne fait que répéter sous des tours différents ce que ces hommes ont dit ; mais eux, par la seule puissance de leur génie, ont trouvé ces expressions, ces idées que l'on admire aujourd'hui.

Pour faciliter notre travail et en rendre la lecture plus attrayante, nous le diviserons en deux sections : la première traitant de la poésie, la seconde de la prose, chacune d'elle avec leurs subdivisions.

Pierre Bédard

COLOMBES !
(Voir gravure)

Ils sont deux, également douces, également délicieuses ! Elles sont deux, se caressant mutuellement.

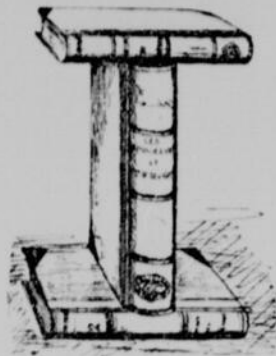
Colombe, l'oiseau que choye amoureusement la pure jeune fille ; colombe, la suave enfant que baise avec coquetterie l'oiseau exquis qui semble s'enivrer de ces tendres caresses !

Ce petit tableau repose l'esprit et enchante le cœur. Il est, pour l'œil fatigué, un charme qui l'attendrit et lui rend son éclat.

L'artiste qui a conçu ce délicat tableau n'en a pu tirer l'inspiration que d'une âme essentiellement poétique.—J. St.-E.

Il y aura toujours quelque chose de nouveau à dire sur les femmes tant qu'il y en aura une sur la terre.—E. BIGOT.

A TRAVERS LES LIVRES D'UNE BIBLIOTHÈQUE



Il y a des lecteurs qui, pour marquer l'endroit où leur lecture est arrêtée dans un livre quand ils ne le lisent pas tout en une fois, y mettent une carte de visite, une enveloppe à lettre ou une feuille de papier. D'autres, encore, mettent un ruban, une fleur desséchée, etc. Quelques-uns—le petit nombre, ceux-là—

pliront le coin d'une feuille ou feront une marque au crayon vis-à-vis la ligne où ils interrompent leur lecture.

Dans les livres que j'ai lus à la bibliothèque du Parlement, à Ottawa, je ne parle pas de ceux qui étaient neufs, j'ai rencontré toutes ces choses que je viens de vous énumérer.

Je relis aujourd'hui un volume de Château briand, dans lequel je remarque que *celui* ou *celle* qui l'eût avant moi, y marqua au crayon, ici légèrement, certains paragraphes ; ailleurs, on y souligna quelques lignes.

Pourquoi marquer ainsi un livre, surtout quand il n'est pas nôtre ? Veut-on relire ces passages qui renferment des pensées profondes, des paroles sublimes, et se les graver dans la mémoire ? Il y a d'autres manières à employer, aussi bonnes et moins réprochables.

Il y a des lecteurs qui oublient parfois d'ôter, dans les livres qu'ils rapportent à la bibliothèque, les papiers, etc., servant de marque, sur lesquels souvent on a tracé maintes notes ou commentaires, où peut-être, inspiré par l'ouvrage lu, on a voulu faire des vers pour quelque *charmante inconnue*.

Dans *Angéline de Montbrun*, je trouvais dernièrement une carte de la Société Biblique du Palais de Crystal de Londres, citant des passages de différentes parties de la Bible, nous disant les grandes choses que Dieu a faites pour nous.

Dans *Les amoureux et Mme de Sévigné*, j'ai trouvé le *virelai* inachevé que je vous donne. D'abord, j'ai cru que ce n'était qu'une copie de vers qu'un lecteur charmé aurait faite, mais la chose étant inachevée et certaines corrections ayant eu lieu à la fin, me portèrent à changer d'idée.

VIRELAI

Je voudrais te dire :
Pour toi je respire.
Mais non ;
On pourrait médire
De ce que m'inspire
Ton nom.
En secret j'admire
Ton charmant sourire,
Si bon.

Ton esprit profond
Me trouble et confond.
Ma chère,
Plein d'émotion.
Dans ma passion,
J'espère.
Cherchez, nous dit-on.
Une affection
Sincère.

Vais-je te déplaire
En voulant te faire
Savoir
Que quand, solitaire,
Triste et pensif, j'erre
Le soir ;
Ton penser m'éclaira
Et puis me suggéra
L'espoir.

Dans l'air embaumé
L'oiseau bien-aimé
S'envole ;
Son cours animé
Et son chant formé
Console.
Le cœur enflammé
Je voudrais, charmé,
Idole....

L'inconnu a toujours possédé un certain charme, et quand il m'arrive de faire de semblables trouvailles dans les livres que je lis, je me dis, comme vous, probablement chers lecteurs, en pareille circonstance, peut-on s'empêcher de rêver un peu à ceux qui nous ont précédés dans la lecture de ces livres, et s'imaginer un personnage plus ou moins charmant et intelligent ?

Régis Roy

LE BOIS D'HOBOKEN

Le bois d'Hoboken, situé près de New-York, est sans contredit un des plus beaux lieux de promenade qu'il y ait en Amérique.

On raconte, à son sujet, une légende terrifiante, mais qui n'a plus sa raison d'être, car le temps des superstitions est passé. Néanmoins, nous allons la raconter, car elle n'est pas sans un certain charme.

Il y a longtemps, longtemps, ce bois était sous la surveillance de Messou, dieu qui, selon la mythologie américaine, répara les désastres causés par le déluge. L'endroit était réservé aux sacrifices, par les Astèques, quand ils poussaient leurs incursions jusque là.

Jamais ! Oh ! non, jamais ! depuis Acamapitli, premier roi du Mexique (1380), jusqu'à Montézuma, le dernier roi (1520), personne n'eut souvenance que la forêt eût été profanée par les pas d'un étranger.

C'est que Messou avait ordonné à ses adorateurs de ne laisser pénétrer que les membres de la nation qu'il protégeait dans la forêt où il aimait à goûter le plaisir de la chasse.

Une fois, hélas ! après la conquête du Mexique par les Espagnols, les visages pâles, ignorant ou méprisants ses arrêts, envahirent ce lieu sacré.

Les colons s'établirent à droite, à gauche, massacrèrent les arbres majestueux, menacèrent de tout détruire.

Le dieu entra dans une grande colère, il envoya maints et maints maux sur ces profanateurs, sema les désordres dans les familles de ces hommes innocents, mais la cupidité les retenait malgré tout.

L'œuvre de destruction continua sa marche à travers son domaine.

Messou décida d'inspirer la terreur.

Au milieu d'un cataclysme effroyable, entouré de feu, il descendit des nuées et enleva une vierge blanche, jeune et jolie, une charmante enfant.

Après l'avoir torturée, il condamna son âme à lui procurer chaque année une autre vierge, choisie parmi les enfants des envahisseurs.

Puis son corps, sanglant, meurtri, retomba non loin de sa demeure ancienne.

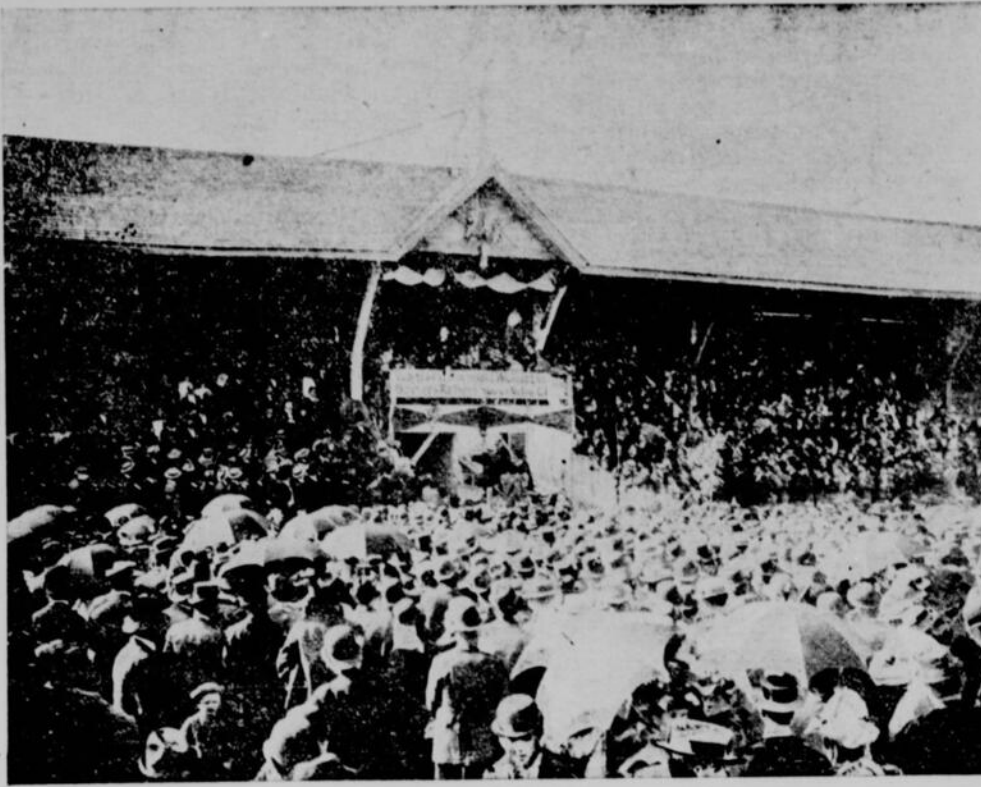
Ce châtement exemplaire, ajoute la légende, produisit l'effet désiré, aucun être humain n'y toucha plus.

"Aujourd'hui, dit un chroniqueur, c'est un site charmant, rempli d'oiseaux et de gais murmures ! Le vent y est plus doux, et les violettes répandent en silence leurs cassolettes de parfums."

Les poètes et les amants de la nature vont y rêver d'un monde idéal, mais le souvenir de la légende existe toujours. Aussi, n'est-il pas rare d'entendre les vieilles commères dire à leur fille :

—N'allez pas seule dans le bois d'Hoboken, il pourrait vous arriver malheur !

G. Macicotta



LE PIQUE-NIQUE DU CLUB LETELLIER A MONTRÉAL

L'HON WILFRID LAURIER ADRESSANT LA PAROLE

Désireux d'illustrer pour ses lecteurs les principaux événements d'actualité, LE MONDE ILLUSTRÉ publie cette intéressante photographie.

Le chef du parti libéral canadien est à la tribune, et adresse la parole à l'immense foule qui l'écoute religieusement : sur les terrains de l'Exposition, à Montréal le 14 août 1893.—J. St-E.



LA DERNIÈRE HEURE DU CAMOENS

DANS une vaste salle, sur des lits symétriquement rangés, gisaient de pauvres malades épuisés par de longues souffrances. Sur la couche la plus voisine d'une haute fenêtre à vitraux encadrés de losanges de plomb, agonisait un homme jeune encore, aux traits nobles, et dont la paupière soulevée laissait échapper, dans un dernier regard, je ne sais quelle vive et splendide lueur. Il essaya de tourner la tête du côté de la fenêtre, d'où l'on apercevait, comme dans un coin de tableau, les riches campagnes de Lisbonne puis il abaissa les yeux sur un homme accroupi à terre, et qui, pour étouffer ses sanglots, tenait sa tête cachée entre ses bras croisés. C'était un pauvre esclave de Java, au visage de bronze ; il avait tout quitté pour s'attacher à la fortune, ou plutôt à la misère de celui dont la mort seule pouvait le séparer.

De longues privations, supportées en commun, avaient soudé ces deux cœurs. Une sympathie secrète les avait d'abord rapprochés, et, à partir du jour où le proscrit reconnaissant avait serré l'esclave entre ses bras, le noir s'était donné à lui tout entier, et partout, docile et résigné, il s'était fait son ombre vivante.

C'était sur le même écueil, en face d'une mer dont les mugissements semblaient répondre à leur commune douleur, qu'ils s'étaient rencontrés. Pour son ami, le nègre abandonna sa patrie, et libre, il

prit volontairement pour lui seul le poids de leur double infortune. Quand il ne trouvait pas assez d'ouvrage pour subvenir aux besoins de son maître, il parcourait, le soir, en mendiant, les rues de Lisbonne. Si on le rudoyait, en l'appelant vagabond et paresseux, si on riait de sa face noire comme la nuit, il s'éloignait sans murmurer et élevait un regard suppliant vers le Dieu des opprimés, que son maître lui avait fait connaître et lui avait appris à aimer. Si l'aumône tombait dans sa main tendue, il courait joyeusement auprès de Luiz, auquel il pouvait alors offrir quelque chétive nourriture ; mais s'il rentrait sans avoir rien reçu, il pleurait dans un angle du grenier, où bientôt la misère n'habita pas seule. Son maître tomba malade, et une fièvre violente s'empara aussitôt de lui. Oui, l'homme énergique qui avait échappé à la fureur du Cap des Tempêtes, le vigoureux lutteur dont l'âme était plus ardente que la lame rougie au feu de la fournaise, sentit alors sa santé déperir et ses forces s'épuiser. Cooli, le bon esclave, chercha des simples dans la campagne, mais il ne trouva point ces plantes qui, dans son pays, calment le délire et rendent les forces aux membres affaiblis ; et privé de toute ressource et de toute espérance, il alla implorer pour son maître une place dans un hospice, en réclamant comme une grâce la permission de veiller auprès du lit de son cher malade ; car il ne pouvait se résigner à le quitter avant l'heure que le Ciel avait assignée ici-bas à leur séparation.

Ils étaient donc là tous deux, l'esclave héroïque et le maître méconnu, étreints par une égale douleur. La religion seule pouvait fournir à Luiz une dernière consolation. Alors il fit un signe au noir :

—Cooli, dit-il, un prêtre !

Le pauvre nègre se souleva, portant sur son maître un regard navré et sortit de la salle.

Quelques moments après, un prêtre vêtu d'un long surplis, portant le Viatique dans ses mains, et suivi d'un enfant de chœur tenant un encensoir, se dirigeait vers le lit de l'agonisant.

L'esclave s'agenouilla ; l'enfant s'approcha de la haute fenêtre. Le prêtre posa le vase sacré sur une petite table couverte d'une nappe blanche, et dit au mourant :

—Confiance, mon fils !

—Confiance dans la mort ! oui, mon Père, celle-là ne trompe pas ; elle me tiendra mieux ses promesses que ne l'a fait la vie.

—Mourez-vous en chrétien, et pardonnez-vous à vos ennemis ?

Les yeux de l'agonisant lancèrent un éclair de haine, il murmura :

—Antoine d'Athaïde ! jamais, non jamais de pardon pour lui !

—Silence ! dit le prêtre, votre parole est impie ! et puis que peut avoir fait à vous, être chétif, le chef puissant d'une grande race ?

—Ah ! dit le malade, en secouant la tête, voilà bien l'appréciation humaine ! Mais, dites-le moi, mon Père, afin que je garde quelque confiance en Dieu et quelque estime pour moi, lequel est le plus grand, de l'héritier d'un nom illustre, qui s'en est servi pour écraser un infortuné, ou de celui qui, du sein de son exil, de son abjection et de sa misère, a trouvé pourtant assez d'inspiration et de force dans son âme pour immortaliser un nom obscur, et doter sa patrie d'un poème qu'elle présentera un jour avec orgueil aux autres nations ? Répondez.

En parlant ainsi, le malade s'était soulevé sur sa couche ; le noir l'écoutait à genoux, comme s'il eut entendu la voix d'un interprète du Ciel ; l'enfant de chœur, les yeux animés d'une vive flamme, dévorait du regard la noble figure du moribond, et le moine, immobile, semblait perdu dans une profonde rêverie.

—Qui êtes vous donc ? lui demanda-t-il enfin.

—Je suis l'homme qui vit Adamastor debout sur son écueil, l'homme qui, comme César, traversa un bras de mer, son manuscrit aux dents, environné de morts et de débris ! Rejeté de ma patrie sur les rives de Goa, j'ai vécu misérable, trompé par tous, traitreusement vendu par d'Athaïde, et n'ayant pour me consoler de toutes mes affections trahies que le dévouement de cet esclave, mon frère devant Dieu et mon unique ami ! J'ai donné les "Luciades" au Portugal, et Lisbonne, pour me récompenser, me laisse mourir sur un lit d'hospice !

—Camoens ! murmura l'enfant de chœur.

—Luiz de Camoens ! répéta le prêtre.

—Ah ! vous savez mon nom, dit le mourant ; oui, je vivrai dans ce qu'on appelle la postérité... mais j'aurai manqué de pain, mais j'aurai maudit les hommes !

En ce moment, Cooli regarda Luiz, et les yeux du mourant se mouillèrent.

—Béni sois-tu, dit-il, toi qui m'as fait croire et qui m'as fait aimer !

Le prêtre s'approcha plus près de Camoens. A cette victime, à ce martyr de la haine et de la calomnie, il fallait pour consolation tout ce que la religion a de plus doux, de plus fort et de plus divin. Ce génie aux prises avec la destruction, cette pensée créatrice que le trépas allait éteindre, cette âme que poursuivaient encore les fantômes d'Athaïde et de sa fille Catherine, dont la main lui avait été promise, n'avait pas trop de la vue d'un Dieu pour puiser l'espoir à la source des plaies vives du crucifix.

Quand le prêtre eut parlé, quand il eut versé des pleurs sur la vie tourmentée de ce pénitent si richement doté par le Ciel, et dont tous les trésors avaient été dispersés par la main des hommes, quand de ses larmes il eut fait des mérites, de ses angoisses des titres à la gloire, de ses humiliations de nobles et saintes épreuves, de son lit d'hospice un trône immortel, alors il posa le crucifix sur ses lèvres et lui montra le ciel ouvert.

Jamais figure de martyr ne parut plus rayonnante et plus belle que celle de Luiz de Camoens, quand il sentit se changer en célestes certitudes les doutes qui le tourmentaient.

Pendant que le prêtre et l'agonisant avaient entre eux cet entretien suprême, l'enfant de chœur avait négligé d'entretenir le feu de son encensoir. Il regardait et contemplait muet d'étonnement la physionomie du Camoens, et, comme saisi d'une inspiration soudaine, il prit un charbon éteint dans l'encensoir et, d'une main sûre, rapide, d'une main que guidait en ce moment le génie même, il esquissa sur la blanche muraille la tête du poète expirant. Emporté par la fougue de sa pensée, il en voyait plus ni le prêtre, ni l'esclave, ni ceux qui se tenaient à distance ; le charbon grossier traça des lignes d'une perfection inimitable, et l'enfant rêveur se révéla un grand peintre.

Camoens, courbé sous la main qui absout, attira dans ses bras Cooli, le poète bénit le généreux esclave, et, réconcilié avec Dieu, qui compte les

larmes versées, il pardonna à tous, jugeant au poids de la mort cette gloire qu'il avait gagnée, et qui ne devait briller que sur sa tombe, il expira plus grand sur cette couche du pauvre qu'il ne l'eût été dans un palais. En ce moment, où les sublimes clartés de l'âme brillaient davantage sur le front du mourant, l'enfant de chœur laissa tomber de ses doigts le reste du charbon usé.

Bientôt, il sentit sa main pressée par deux lèvres ardentes, et il entendit une voix entrecoupée de sanglots lui dire :

— Grâce à toi, il n'est pas mort tout entier !

C'était le noir Cooli qui regardait la vivante image de son maître.

L'enfant prit un autre charbon et dessina à grands traits une couronne d'épines sur la tête qu'il venait de tracer.

— Ton nom, ton nom ? lui demanda Cooli, pour que l'unisse au sien dans mes prières.

— Estaban Murillo, répondit l'enfant.

(Traduit du Portugais)

RAOUL DE NAVERY.

A DENIS RUTHBAN

ÈRE LETTRE



EST du nord que nous vient la lumière, ai-je lu quelque part, et plus je lis tes écrits, plus je suis porté à croire que "vers le nord, au pays des *Bluets*," brille sous un nom d'emprunt l'esprit le plus éclairé, l'intelligence la plus prime sautière que j'aie encore rencontrés.

Modeste comme le mérite vrai qui ne sait pas s'afficher ; humble comme la fleur des champs qui se cache et n'en donne pas moins un parfum exquis ; sensible comme la sensitive qui se replie sur elle-même au moindre toucher, tu vas, dans le domaine des lettres et des arts, cherchant l'idéal, ressuscitant l'idée noble et grande du *sursum corda*, que trop souvent nous reléguons à l'arrière plan pour courir, assoiffés, après l'ombre d'une jouissance que nous n'atteignons pas !

Et moi, que les hantises de la vie à outrance ont fait sceptique à l'âge où d'autres, mieux trempés, n'ont plus d'espoir qu'en leurs bras solides et leur énergie de fer ; moi qui n'ai connu de la vie que les luttes corps à corps avec l'infortune et les lâches abandons, j'ai compris, en te lisant, que la force d'âme en pleine sécurité, que le courage viril au sein des exigences de chaque jour, est l'apanage exclusif des êtres privilégiés que le Ciel a marqué au front, d'avance, du signe de la félicité terrestre à un suprême degré.

Le style, c'est l'homme, a-t-on dit quelque part ; moi, je n'y crois pas. Trop souvent, la parole humaine a servi à déguiser la pensée ; trop souvent, hélas ! le style magique, la phrase enflammée d'un homme corrupteur ont semé la mort dans les âmes vierges qui ne demandaient qu'à respirer du côté du ciel. Non, le style, au moins chez toi, ami Ruthban, n'est pas l'homme ; tu as l'âme fière, hautaine, tu te ris des misères d'ici bas et des travers d'un monde où le ridicule semble un blason transmis de père en fils ; tu as la note gaie, le rire un peu triste d'un sceptique de vingt ans ; tu ne doutes que des affections sincères comme tous ceux qui ont fermé leur cœur aux souffles caressants des brises venues des pays du tendre ; tu pleures la faute atroce qui ruine une vie ; tu chantes, comme les lames dorées du grand fleuve par les soirs bénis aux couchants empourprés, et tu rêves au bord des lacs assoupis, quand la lune, blanche des blancheurs d'un ciel sans ombre, monte lentement dans la nue.

Mais ton style a le calme des grands monts se-reins que tu contemples chaque jour, il a la limpidité des sources cachées que ton regard seul a pu découvrir aux flancs des montagnes du nord ; il a tout le naturel des grands horizons qui nous frappent, lorsque l'on monte ces collines et ces escarpements des bords de la grande rivière où le *Bluet* tendre et délicat, ce "petit sauvage enfant"

du Saguenay croit en grâce et en beauté sous l'œil maternel de la grande nature en travail incessant.

Plus fortuné que bien d'autres, tu as le feu sacré qui fait les hommes d'avenir. Tu as appris, sans doute par expérience, "qu'aux âmes bien nées la valeur n'attend pas le nombre des années," et, ferme, et vaillant, tu as tracé dans le sol littéraire ce sillon que l'on admire, où va descendre le grain de sénévé qui portera les fruits les plus abondants, les plus succulents.

Que de regards jeunes sont fixés sur toi ! Que de regards plus accoutumés aux choses de la vie voient avec orgueil se lever, aux confins du Nord, cette étoile brillante, seréine, qui annonce la venue d'un littérateur désiré, d'un critique dont jusqu'ici l'absence s'est trop fait sentir.

Oh ! la critique ! — le chat est sorti du sac — oui, c'est elle qui manque dans le champ clos de la littérature canadienne. C'est à elle donc, sévère avec droit, encourageante, tempérée, que l'on devra de voir se mesurer dans la lice les talents réels que la patrie promet aux Canadiens-français ; c'est sur elle que l'on compte pour discerner l'ivraie d'avec le bon grain ; oui, oui, c'est elle que l'on désire, enfin, que l'on appelle à grands cris, elle qui ne vient pas, qui devrait venir, et que tu es seul capable d'apporter, ami Ruthban, après Routhier, notre maître, qui ne le veut pas ou qui ne le peut pas.

A la prochaine, le plaisir de converser encore de choses qui intéressent toute la gente littéraire du pays, dont tu es la plus belle promesse, parmi les jeunes, ami Ruthban !

VIATOR.

DOUCE IMPRESSION

Oh ! oui, elle fut bien douce l'impression que je ressentis, l'autre jour, en franchissant les nombreux degrés qui conduisent à la mignonne chapelle aérienne de Notre-Dame de Bonsecours. Quelle délicate ascension ! Ne croirait-on pas qu'on s'en va au ciel ? Pour moi, lorsque parvenue là-haut, j'abaissai vers la terre un regard tout à la fois craintif et admirateur et le reportai ensuite vers la voûte en ce moment obscurcie par les nuages, où néanmoins perçait ça et là un coin de ciel bleu, je fus tentée de croire qu'une faible distance me séparait des régions célestes, et dans un élan de pur enthousiasme ma main se porta à mes lèvres et j'envoyai un long baiser que je recommandai à la brise d'emporter vers la patrie des élus. Puis, apercevant l'intérieur du petit sanctuaire, j'y pénétrai timidement, me sentant indigne d'y porter mes pas ; la coquette simplicité qui y régnait imposait plus à mon âme que les splendeurs d'une cathédrale. Mais bientôt je me sentis en vahie par une paix ineffable et, confiante au milieu de cette douce solitude, je m'épanchai avec délices au pied du petit autel, mêlant à mes humbles prières des noms chéris en même temps que les vœux ardents dont mon cœur était plein.

Quel nid charmant que ce petit sanctuaire ! Ne dirait-on pas "le boudoir de la Vierge ?" Comme on y est bien et combien de douces choses nous révèle l'éloquent silence de ce saint lieu !

Là, je suis certaine que les âmes pieuses qui ont eu, comme moi, le loisir de visiter ce joli petit coin sont de mon avis. Je sais même que la joie que j'ai ressentie à cet instant trouve un écho au fond de leur cœur. Mais, ceux-là seuls qui ont l'amour des choses célestes peuvent comprendre la suavité de ces divines sensations, car, malheureusement pour lui, le mondain est étranger à ces sortes de joies. Aussi, quelle différence entre les joies célestes et les joies mondaines, grand Dieu ! Celles-ci, toutes d'attraits, passent, éclatantes comme une fanfare, laissant l'âme endolorie, le cœur las et les idées en désordre ; un souvenir vague et fugitif, quelquefois malsain, les accompagne, et presque toujours elles entraînent à leur suite amertume ou déception, rarement félicité.

Celles-là, au contraire, entourées d'ombre et d'oubli passent, silencieuses comme une tendre caresse, inondant l'âme d'une paix indicible, infusant au cœur l'amour pur du beau et du vrai, emplissant l'esprit de souvenirs ineffaçables et laissant après elles l'espoir positif d'un bonheur sans mélange.

Mais où en suis-je donc ? Me voilà plongée dans une rêverie toute mystique, et, comme ce n'est pas pour tous l'heure de la méditation, je me hâte de clore, mais pas avant d'avoir invité les amis de la Vierge à aller visiter ce petit réduit si frais dont j'ai parlé plus haut, cette petite parcelle du paradis, si bien faite pour inspirer les cœurs. Comment donc passer en cet endroit sans entrer dire, au moins, un petit Ave à cette tendre Mère, quand nous apercevons déjà à l'extérieur la superbe statue qu'on lui a érigée et qui semble dominer notre beau fleuve en étendant majestueusement ses mains protectrices comme pour abriter la ville, dont elle est d'ailleurs l'illustre et vénérée protectrice ?

Pour ma part, cela me semble presque cruel. Et puis, quand l'âme est affaissée, sous le poids de la joie ou de la douleur, et fatiguée des bruits horripilants de la ville, il fait si bon de se retirer sous les colonnes solitaires du temple et de se retremper aux sources vivifiantes de la prière !

VIOLETTE.

EXPOSITION COLOMBIENNE

(Voir gravure)

Le palais des Manufactures et des Arts-Libéraux est, sans contredit, la merveille de l'exposition. Cette massive structure, rectangulaire, mesure 1,687 pieds par 787. On dit qu'elle comporte la plus vaste toiture qui fut jamais construite. Pour s'en faire une idée, on a qu'à songer que son plancher principal et sa galerie se déploient sur un espace de quarante-quatre acres.

Les palais des Arts Mécaniques à l'Exposition de Paris, en 1889, aurait pu y loger tout rond, sans la moindre altération aux murs ni au toit, même avec la tour Eiffel couchée sur le toit de la bâtisse parisienne.

Dix-sept millions de pieds de bois sont entrés dans cette construction, avec, en plus, 12 000 000 de livres d'acier et la charge de cinq chars de clous.

Son coût total est de \$1,700,000, et il serait entièrement remboursé si l'on pouvait remplir l'édifice d'un auditoire, à \$5 65 par tête ; car il y logerait 300,000 personnes : soit trois fois et trois quarts autant qu'on en pouvait faire asseoir dans le Colisée de Rome.

À gauche de notre gravure se détache le pavillon de la Suisse. Il se distingue par sa splendide collection de montres.

Juste en arrière du pavillon suisse, celui de Danemark apparaît.

À peu de distance de là, le Canada et la Grande-Bretagne ont leur exhibition.

En arrière de la tour de l'horloge, on aperçoit les obélisques du pavillon d'Autriche.

À droite de la gravure, au bas, la section norvégienne a ses quartiers, admirablement remplis par les produits divers de la terre féérique du soleil de minuit.

En arrière de la Norvège, la Russie a son pavillon ; celui de la Belgique se dessine ensuite, et puis celui de la France, à la façade richement et artistiquement décorée. L'entrée en est superbe et fait, à juste titre, l'admiration générale.

La colonne, surmontée d'une boule, juste en arrière de la tour de l'horloge, indique le commencement de la section des États-Unis.

JULES SAINT-ELME.

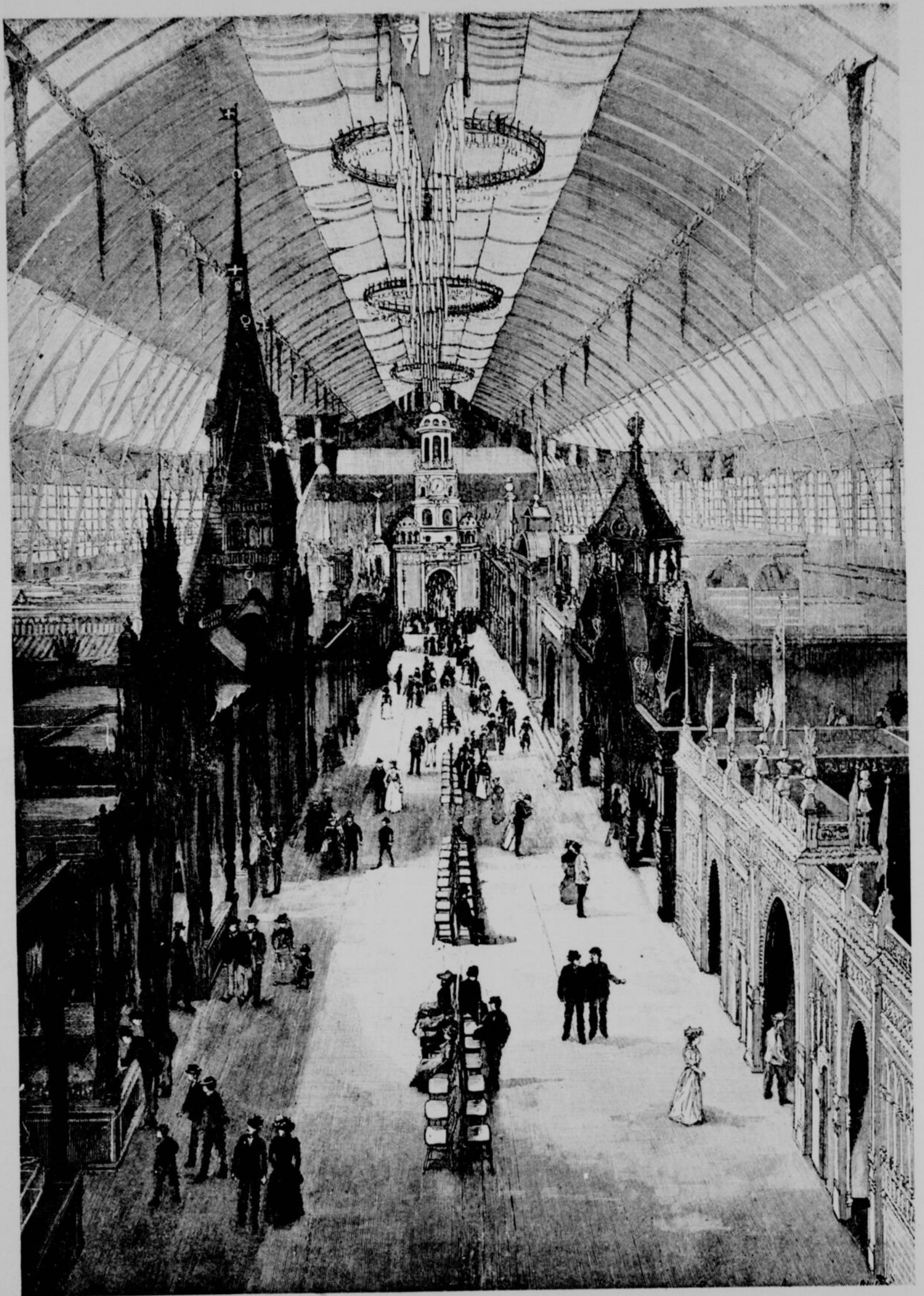
Pot de pensées

On annonce l'arrivée à Paris d'une troupe de boxeurs nègres. Encore des *poings* noirs à l'horizon.

Les jardiniers paresseux *bêchent* ceux qui *pièchent*.

Faut se défier des affections, tout particulièrement des affections de la peau, par exemple !

Au mois de janvier prochain, l'un des chefs d'orchestre de l'Opéra sera nommé chevalier de la Légion d'honneur. On décore un citoyen parce qu'il se conduit bien, et un chef d'orchestre parce qu'il conduit bien les autres.

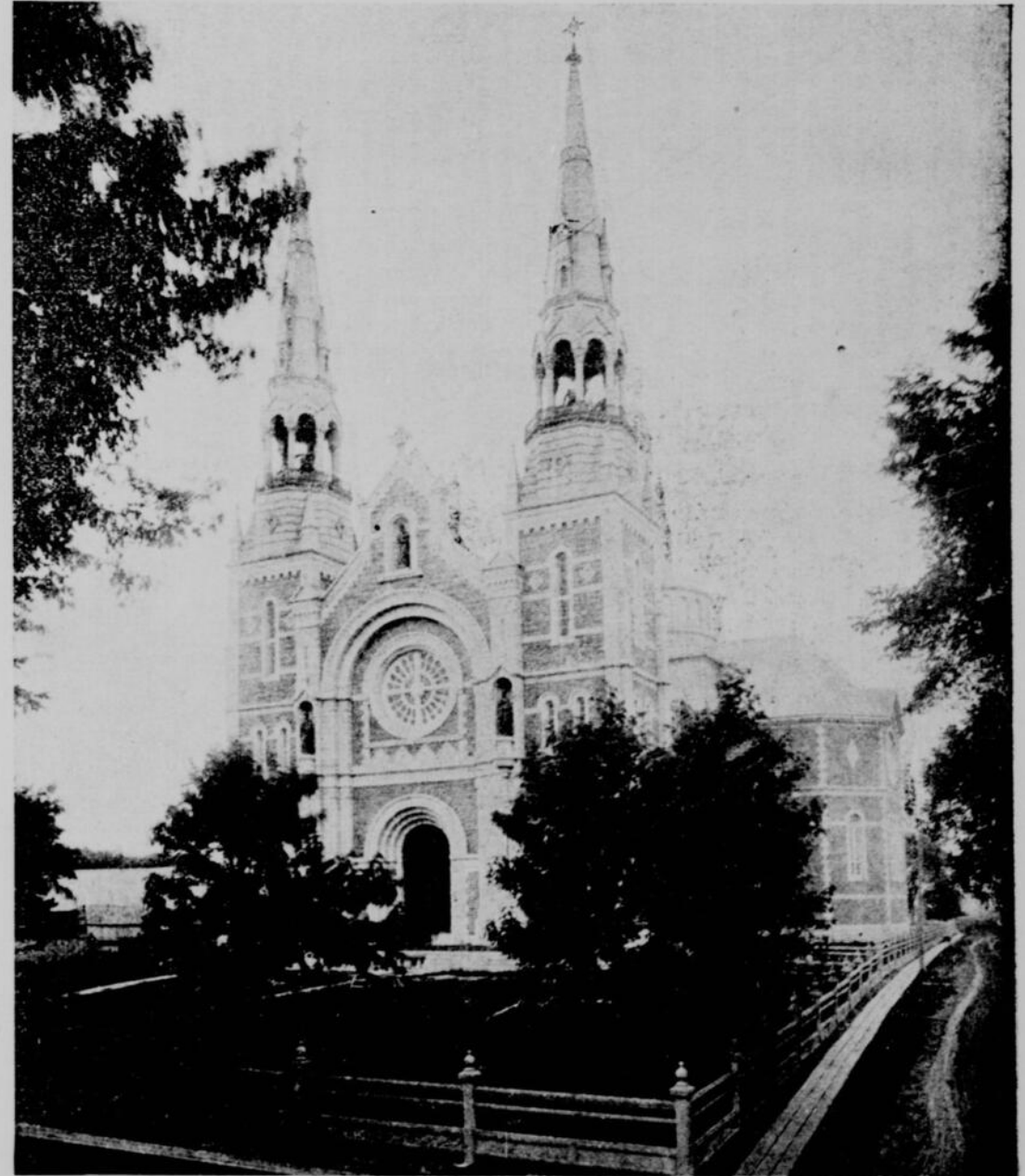


EXPOSITION DE CHICAGO.—VUE DE L'AVENUE DU PALAIS DES ARTS LIBÉRAUX ET MANUFACTURES

A TRAVERS LE CANADA



LA CHUTE MONTMORENCY (PRÈS QUÉBEC)



LA NOUVELLE ÉGLISE DE VARENNES

Photographies J.-N. Laprés



LAS !

Il est tard, et la vague molle
Se rembrunit l'ombre venant ;
L'air est chaud, et la brise folle
Me caresse comme un enfant.
En son murmure elle m'apporte
La chanson des rians lilas.
Pour écouter j'ouvre ma porte.
Je suis las !

L'air est plein d'étranges nuages.
Demain tout souffle se taira,
Et, pour refléter mille images,
La vague miroir se fera ;
Tout être sous la voûte grise
Fatigué se plaindra tout bas,
Avidement buvons la brise.
Je suis las !

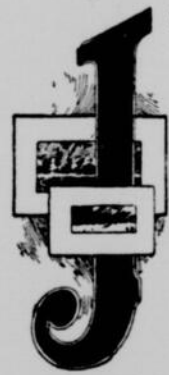
J'ai besoin d'air ; je sens mon âme
S'élançant vers l'inconnu bleu,
Pour mouiller sa lèvre au dictame
Des amours brûlants comme feu.
J'ai soif d'espoir, mais je retombe
Frappé par l'invisible bras,
Je veux le repos de la tombe.
Je suis las !

La tombe, c'est la froide couche
Où le mort goûte le repos ;
Le lourd repos, bouche sur bouche
Avec le ver aux froids anneaux...
Plutôt vivre, ô Dieu qui me brise,
Trainant partout ma chaîne, hélas !
Mais du moins laisse-moi la brise...
Je suis las !

JOCelyn.

LÉGENDE

UNE HISTOIRE RACONTÉE PAR UNE MÈRE A SES ENFANTS



Je vais vous raconter une légende, mes chers enfants. Une légende est une histoire qui n'est pas arrivée (quoiqu'elle soit possible et qu'elle ait pu arriver), mais qui s'est transmise de bouche en bouche depuis de longues années, parce que l'esprit qui l'a dictée et l'enseignement qu'elle contient sont profondément religieux. Et comme tout ce qui est religieux se grave non seulement dans la mémoire, mais aussi dans l'esprit et dans le cœur, ces légendes, quoique la plupart confiées uni-

quement à la tradition orale, conservent comme ces belles cristallisations que laissent derrière elles les eaux vives d'une source abondante.

Il y avait une fois un très brave homme, charpentier de son état, qui, à ce titre, était fort dévot au saint patron des gens de ce métier, le bienheureux patriarche, saint Joseph, qui, vous le savez, était charpentier lui-même, comme le dit le cantique de Noël :

« Le Fils de Marie n'a pas de berceau ; son père est charpentier, il lui en fera un. »

Le pieux artisan avait construit fort joliment l'autel dédié au saint de sa dévotion, dans le couvent de Capucius, et il en avait distribué le *camarin* en huit compartiments, dans chacun desquels il avait sculpté avec beaucoup d'art et de soin un des outils de son métier, ornement si bien approprié que chacun, en le regardant, s'attendrissait au souvenir de tout l'amour, de toute la prédilection que Dieu, en se faisant homme, a manifestés pour le travail et la pauvreté ; car les choses que nous voyons nous impressionnent plus que celles que nous entendons, et c'est pour cela que notre sainte Eglise catholique prend mille manières de nous rendre sensibles les mystères sacrés.

Cependant, il arriva que notre pauvre charpen-

tier fut visité par le malheur ; il perdit sa femme et ses enfants, ne conservant qu'une petite fille. En prenant de l'âge, sa santé s'altéra, et enfin il devint aveugle.

Mais toutes ces épreuves, il les supportait avec la plus grande patience, et on le voyait toujours calme et confiant dans la protection de son saint patron.

Comme il ne pouvait plus travailler et que sa pauvre fille, qui avait à le soigner et à le servir, gagnait bien peu avec sa couture, ils durent vendre peu à peu tout ce qu'ils possédaient et tombèrent dans le plus complet dénûment, dans la plus profonde misère.

Lorsque le bon chrétien sentit sa fin approcher, il voulut se préparer à bien mourir, et il dit à sa fille d'appeler un notaire, parce qu'il voulait faire son testament.

— Votre testament ? mon père, s'écria sa fille, abasourdie et tout en larmes ; mais vous n'avez rien à léguer !

— Tu te trompes, ma fille, répondit le père ; ainsi, fais ce que je te dis et avertis le notaire.

Tout en attribuant les paroles de son père au délire de la fièvre, l'obéissante enfant alla faire ce qui lui était commandé. En recevant le message du moribond, le notaire soupçonna notre homme d'être un avare qui, se donnant pour pauvre, avait de l'argent caché, et il courut à son chevet.

Après avoir tout préparé et mis au testament l'en-tête consacré par l'usage : « Au nom de la très sainte Trinité, » il invita le malade à lui dicter ses dernières volontés, ce que fit celui-ci dans les termes suivants :

« Je donne mon âme à Dieu, mon corps à la terre, et je nomme pour mon exécuteur testamentaire et pour tuteur de ma fille mon saint patron, le seigneur saint Joseph. »

Ce qu'ayant dit, il s'endormit dans le Seigneur, avec cette sérénité que montrent à l'heure suprême ceux qui croient en Dieu et qui ont la conscience tranquille.

Le notaire s'en fut en maugréant ; la pauvre jeune fille resta plongée dans la douleur et complètement abandonnée. Elle ne possédait rien au monde, pas même de quoi ensevelir son père et subvenir aux frais de son enterrement.

Tandis qu'elle était en proie à sa détresse, on entendit frapper à la porte ; elle courut ouvrir. Celui qui se présentait était un vieillard vénérable, de douce et modeste apparence, vêtu d'une tunique et d'un manteau de couleur sombre et tenant un bâton à la main.

Ce vieillard lui dit de ne pas s'inquiéter et qu'il se chargeait de tout. En effet, étant sorti un instant, il rentra bientôt après, apportant le linceul et la bière et suivi du clergé de la paroisse ; on fit au pauvre charpentier un enterrement très convenable, auquel le vénérable vieillard présida.

Au retour du cimetière, il annonça à la pauvre orpheline qu'il s'en allait, mais pour revenir le lendemain. Puis il se dirigea vers une ville voisine, où il alla frapper à la porte d'une belle maison. Là demeurait un gentilhomme très-riche et fort estimable. Le bon vieillard se fit annoncer à lui, comme ayant à lui communiquer une affaire de grande importance et lorsqu'il eut été introduit, il lui dit :

— Vous souvient-il, quand vous reveniez des Indes avec toute votre fortune, de la tempête qui vous assaillit en pleine mer et qui vous mit à deux doigts de votre perte ?

— Il m'en souvient, répondit le gentilhomme étonné ; mais vous comment le savez-vous ?

— Vous rappelez-vous aussi, poursuivit le vieillard, le vœu que vous fîtes alors d'épouser la fille la plus pauvre et la plus vertueuse que vous rencontreriez, si Dieu vous délivrait de ce péril ?

— Je me rappelle, répliqua le gentilhomme de plus en plus surpris ; mais vous, comment savez-vous cela, quand je ne l'ai dit à personne ?

— Êtes-vous disposé à tenir votre promesse, reprit le vieillard ?

— Oui certes, s'écria le gentilhomme, et je n'ai qu'un regret, c'est d'avoir tant hésité et tardé à le faire.

— Voulez-vous que je vous fasse connaître la jeune fille la plus pauvre et la plus vertueuse que

vous puissiez rencontrer ? demanda encore le vieillard.

— J'en serai fort aise, répondit le gentilhomme. Vous m'avez inspiré tant de confiance, je me sens si porté vers votre personne vénérable, que je me vois prêt à vous suivre.

Ils se mirent en route et arrivèrent bientôt à l'humble maison de la pauvre orpheline. Ils la trouvèrent aussi désolée de la mort de son bon père que tourmentée de l'idée de ce qu'elle allait devenir, car son propriétaire lui-même, en la voyant si dénuée, et craignant qu'elle ne pût payer son loyer, la voulait mettre à la porte. Le vieillard lui dit de ne pas s'affliger, que ce gentilhomme qui l'accompagnait était un bon cœur, un vrai chrétien qui ayant une grande fortune la voulait tirer de peine en l'épousant.

Le vieillard eut bientôt fait les démarches et tous les apprêts nécessaires, et le mariage étant célébré, lorsqu'ils étaient tous les trois assis au repas de noces, les nouveaux mariés le pressèrent affectueusement de leur dire qui il était, et à qui ils se voyaient redevables de tant de faveurs et de bienfaits.

A quoi le vieillard se levant répondit avec une majestueuse bonté :

— Je suis Joseph, l'heureux compagnon de la Vierge Marie, et le gardien du divin Enfant Jésus. Ton vertueux père, ma fille, me fut toujours dévoué pendant sa vie, et à l'heure de sa mort, il me chargea de veiller à l'exécution de son testament ; c'est ce que j'ai fait ; j'ai porté sa bonne âme à Dieu, j'ai rendu son corps à la terre, et ma mission de tuteur n'est pas moins bien accomplie, puisque je te laisse heureuse et protégée.

Alors le plafond de la salle s'entrouvrit comme une grenade ; on vit briller une lumière rosée comme celle de l'aurore et brillante comme celle du soleil en plein midi. Au centre de cette nuée merveilleuse apparut un divin enfant qui dit au vieillard :

— Venez mon père, ma mère est triste de votre absence.

Alors le vieillard ayant béni les époux qui, les mains jointes les yeux baignés de larmes, s'étaient prosternés à genoux s'éleva doucement, prenant la main de l'Enfant Jésus lui tendait, et ils disparurent dans l'espace.

— Eh bien ! mes enfants, tous les jours il se voit de semblables miracles dus à la médiation des saints ; seulement il ne se révèlent au dehors que rarement, en certaines occasions et pour certaines personnes. Il serait trop triste, en vérité, de penser que nous sommes privés de toutes communications avec ceux qui furent nos frères et nos maîtres, et que nos relations ne doivent pas survivre à cette vie matérielle et passagère. Les idées anti-religieuses, dans leur besoin haineux et absurde de combattre nos saintes croyances, appellent *fanatisme* l'excès de foi qui nous fait attribuer trop facilement peut-être des événements ordinaires à des influences surnaturelles. Ne vous laissez pas troubler par des mots qui, à forces d'être redits, se sont répandus, et que bien des gens répètent sans se rendre compte de la fausseté et du venin qu'ils renferment.

Le fanatisme, mes enfants, consiste à défendre avec opiniâtreté et acharnement des opinions erronées ce qui, vous le voyez, n'a absolument rien de commun avec un excès de foi qui peut bien quelquefois tomber dans le trivial et le puéril, mais qui n'est jamais irrévérencieux, ne mène jamais au mal et ne peut offenser un Dieu qui nous prescrit la foi et l'amour comme les deux premières vertus du chrétien.

Auriez-vous tort, par exemple, de croire véritable l'histoire que je viens de vous raconter ? Non sans doute ; vous ne feriez par là que prouver la bonne foi de votre âme et la pureté de votre cœur.

Mme X....

Pensée d'une jeune fille : « Le livre le plus intéressant que j'aie jamais lu est l'*Ami des Salons*, par Mlle L. Nitouche. C'est mon guide. » Prix : 10c. G.-A. et W. Dumont, éditeurs, 1826, rue Ste-Catherine.

PROUESSES DE MILITAIRES FRANÇAIS

DANS L'EAU GLACÉE

Nous extrayons du livre de M. Guillaume Depping l'intéressant récit suivant. C'est une histoire des exercices du corps chez les anciens et chez les modernes, histoire qui fait partie de la collection bien connue, la *Bibliothèque des merveilles*, et qui, pour cette raison, porte le titre de : *Les merveilles de la force et de l'adresse*.

Dans cet ouvrage M. G. Depping s'est attaché à mettre en lumière les traits les plus remarquables d'adresse, d'agilité, de force, qui se sont produits par la suite des temps et chez les différents peuples.

DANS L'EAU GLACÉE

Au lendemain de la bataille d'Austerlitz, par conséquent le 3 décembre 1805, Napoléon étant allé visiter différentes positions témoins d'un combat de la veille, s'arrêta sur les bords du fameux étang où plusieurs milliers de Russes s'étaient engouffrés et avaient cherché un refuge sur la glace, pensant y être en sûreté ; mais cette glace avait cédé sous le poids des hommes, des chevaux et des canons. En apercevant cette situation critique de l'armée ennemie, Napoléon avait fait avancer une batterie de sa garde, tirer à boulets sur la partie de la glace encore intacte, achevant ainsi la ruine de ceux qui survivaient.

Le matin donc, Napoléon était là, causant avec ses maréchaux autour d'un feu de bivouac quand on entendit une voix qui parlait de l'étang et l'on aperçut à une certaine distance, étendu sur un glaçon isolé, un sous-officier russe, décoré, qui ne pouvait se mouvoir, ayant la cuisse traversée d'une balle.



Les deux nageurs atteignirent enfin le rivage.

L'interprète de l'empereur traduisit les paroles du blessé qui implorait la clémence de Napoléon et demandait qu'on le sauvât.

Comment faire, comment parvenir jusqu'à lui ? Une première tentative échoua.

Avec plus de volonté que de discernement, quelques hommes de l'escorte et deux officiers d'état-major s'étaient jetés à l'eau, tout habillés ; s'aidant de deux gros troncs d'arbres qu'ils avaient enfourchés ; les arbres ayant fait la bascule, nos hommes avaient été précipités dans l'étang ; le froid avait figé sur eux leurs habits et plusieurs avaient failli périr.

« Mais, pour avoir la liberté de leurs mouvements, ils auraient dû se mettre nus, » s'exclama un jeune lieutenant, dont les paroles furent rapportées à

l'empereur, qui les trouva très justes est très sensées.

Piqué au jeu, le donneur d'avis, jeune vigoureux, très bon nageur, se sentant sous les yeux de Napoléon, n'hésite pas, se déshabille et le voilà nageant vers le glaçon qui portait le blessé russe.

Ce lieutenant, de vingt-trois ans était Marcellin Marbot, plus tard général et baron, l'auteur de ces curieuses mémoires qui ont été le grand succès de la librairie de l'an dernier.

L'ancienne et forte glace de la veille, brisée par les canons français, avait disparu de la surface de l'étang, mais le froid de la nuit en avait formé une nouvelle, épaisse de plusieurs lignes dont les aspérités très pointues égratignaient de façon fort peu agréable les bras, la poitrine, le cou du jeune lieutenant. Un autre officier d'artillerie avait suivi l'exemple de Marbot ; mais venant après lui il avait profité du sentier tracé par l'autre dans la glace neuve.

Et ici se place un trait d'un caractère bien français. « Il eut, raconte Marbot, la loyauté de me le faire observer, en demandant à passer à son tour le premier, ce que j'acceptais car j'étais déchiré cruellement. »

N'est-ce pas le même esprit chevaleresque qui inspirait le mot célèbre de la bataille de Fontenoy : « Monsieur les Anglais, tirez les premiers ! »

Enfin, on atteignit le glaçon mais on n'avait fait que le plus aisé. C'est le retour qui fut difficile et dangereux ; poussant l'énorme glaçon des mains et de la poitrine les deux nageurs étaient en sang, ils étaient en outre exténués.

Et puis ce glaçon énorme au départ, s'était amoindri sur la route ; entamé par d'autres glaces, fondu sur plusieurs points, il risquait fort de ne pas tenir jusqu'au bout. « Quand on approcha du rivage la partie sur laquelle le blessé était couché ne présentait plus qu'une table de quelques pieds de large, incapable de soutenir ce pauvre diable qui allait couler, lorsque mon camarade et moi, sentant enfin que nous avions pied sur le fond de l'étang, passâmes nos épaules sous la table de glace et la portâmes au rivage, d'où on nous lança des cordes que nous attachâmes autour du Russe et on le hissa enfin sur la berge. »

La seconde histoire que nous avons à conter est plus ancienne ; elle nous a frappé au cours d'une recherche à travers les *Mémoires du cardinal de Richelieu*. Elle fera l'objet d'un second article.

GUILLAUME DEPPING.

ICI ET LA

A mon ancien confrère Zéphir Verreau

Comment se fait-il que je pense à lui tout à coup ? Quelle liaison mystérieuse y a-t-il entre la pensée que j'avais, un moment auparavant, et celle qui m'occupe à présent ? Il y a deux secondes à peine je pensais... à quoi?... Je n'en sais rien... J'ai ouvert ma malle, mes yeux sont tombés sur un petit cahier bleu, je l'ai ouvert, et voilà que tout à coup, ma pensée s'est envolée vers des horizons lointains. Mes souvenirs se pressent dans ma pensée et me rappellent avec vivacité différentes époques de notre vie de collège.

Il y a de cela quelques années à peine, nous étions douze, vivant et nous aimant en frères. Nul ne songeait à empiéter sur ses confrères. L'avis de l'un était presque toujours celui de tous. Mais dans un cercle si intime la vie était trop douce ; le souffle empesté du malheur devait bientôt ternir ces joies si pures...

Un jour, nous étions en philosophie, nous venions de fêter notre glorieuse patronne, Sainte-Catherine.

Une soirée dramatique et un magnifique banquet avaient terminé les réjouissances. Le lendemain, nous étions à nos devoirs comme par le passé, à l'exception d'un de nos confrères, malade à l'infirmerie. Quelques jours se passent ainsi, jours d'angoisses pour nous, car il ne nous était pas permis de le voir, et de plus, on nous disait qu'il allait de mal en pis. Lui-même se sentant faiblir nous avait fait dire de prier pour lui, qu'il partirait bientôt. Enfin, arriva la fête de l'Immaculée Con-

ception, ou, comme il disait, la fête de sa bonne mère. A peine la cloche avait-elle sonné pour nous annoncer l'heure du réveil qu'une nouvelle doublement douloureuse nous fut annoncée : non-seulement notre jeune ami était mort pendant la nuit, mais même cinq pieds de terre recouvraient déjà son cadavre encore chaud, sans qu'aucun de nous eût pu lui dire un suprême adieu...

O vous, tous mes chers confrères, vous vous rappelez la douleur mortelle qui s'empara de nos cœurs, à cette nouvelle aussi terrible qu'imprévue. Et toi, pauvre ami, du haut du ciel où ta place était marquée d'avance, tu as vu la douleur de tes confrères, tu as entendu des prières ferventes qu'ils adressaient à Dieu pour toi. Jouis en paix du suprême bonheur que tu as su mériter.

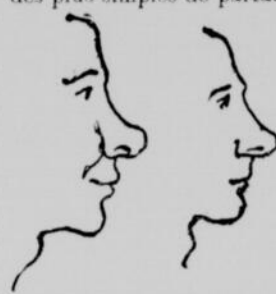
X. VINCY.

VARIÉTÉS AMUSANTES

LES ARTS DIVINATOIRES

Classification des nez.—Nous avons divisé les êtres humains en deux catégories, ceux qui, vus de profils, avaient le nez en trompette (nez concave) et ceux qui avaient, au contraire, le nez convexe (nez aquilin).

On ne pourrait porter aucun jugement sur des données aussi générales. Voyons donc un moyen des plus simples de parfaire ces divisions.



CALME ACTIF

En regardant le bout du nez (toujours de profil) et en cherchant s'il est rond ou pointu, votre classification sera déjà très complète. En effet.

Le nez concave à terminaison ronde rappelle vaguement le profil du bouf et est caractéristique du *calme*, surtout si les

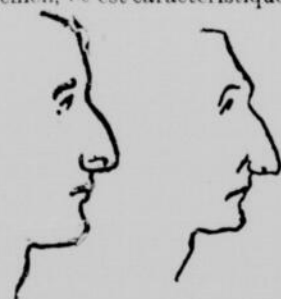
lèvres sont molles et épaisses.

Le nez concave à terminaison pointue rappelle vaguement le profil du chien, et est caractéristique de l'*actif*, du passionné, surtout avec des lèvres charnues et colorées.

Voilà pour le nez en trompette.

Le nez convexe à terminaison ronde caractérise le *volontaire*.

Les lèvres sont minces et la bouche droite (à trait de couteau). Profil d'aigle.



VOLONTAIRE NERVEUX

Le nez convexe, à terminaison pointue, caractérise le *nerveux*.

Les lèvres sont minces mais tombantes. Profil de perroquet.—PAPUS.

CARNET DE LA CUISINIÈRE

Pâte feuilletée.—Prenez livre de beurre pour livre de farine ; pétrissez votre pâte bien molle, en y ajoutant de l'eau froide ; aplatissez-la avec le rouleau ; en feuille pas plus épaisse qu'une pièce de deux francs. Beurrez bien la superficie, et farinez-la ; vous la pliez en deux, la roulez de nouveau, et recommencez à beurrer et fariner autant de fois que vous voudrez donner de feuilletage à votre pâte. Le moins est trois.

Pommes de terre pour garniture.—Vous les choisissez petites et bien rondes ; pelez-les ; mettez-les cuire dans du jus gras ou maigre, et servez-les pour garnir tel plat auquel elles puissent convenir, ou pour mettre dans le corps de certaines volailles en guise de marrons, ou mêlées avec.

Quand on veut les mettre sous un gigot ou tout autre viande à la broche, on commence par les faire cuire dans l'eau, ou mieux, à l'étouffade, et on les place dans la lèche-frite pour leur faire prendre du goût et de la couleur.

NOTES & FAITS



Quel est l'âge le plus charmant de la femme ?

L'âge le plus charmant de la femme est celui où elle est le plus passionnée et passionnante ; cela pour l'homme jeune.

Pour l'homme mûr, c'est l'âge où elle est intellectuelle.

La curiosité de la langue française

Un père de famille surprend son fils en train de se pendre. Naturellement, il coupe la corde, le dépend et lui fait la morale que nécessite la circonstance. Il la termine par ces mots :

Et maintenant, mon fils, repens-toi.

Euphoniement, il lui conseille donc de se reprendre, tandis qu'au contraire il l'engage à se repentir.

Les pâtisseries au savon

M. Crispo vient de signaler à l'Association belge des chimistes l'emploi, que font les pâtisseries, du savon pour obtenir des pâtisseries légères et pour vues de ce fondant particulier, très apprécié par le consommateur.

La proportion du savon employé est très variable. Dans certains produits de foire, tels que les gaufres, les beignets, les choux, etc., la proportion est assez élevée : elle est plus faible dans les pâtisseries fines. Les boulangers commencent aussi à employer le savon pour obtenir de beaux pains de luxe.

La façon d'incorporer le savon à la pâte est la suivante : le savon est dissous dans très peu d'eau, la solution est battue avec de l'huile d'olive ou autre, et, lorsque le mélange est bien monté, on l'ajoute à la pâte.

Le pain contenant du savon ne diffère pas de celui qui n'en contient pas. La pâte est plus spongieuse, plus légère. Sa réaction est acide comme celle du pain normal.

Il est impossible d'y découvrir la présence du savon et des acides gras par les méthodes habituelles.

Industries naturelles

Les industries naturelles de la Puissance sont : — dans l'île du Prince Édouard, l'agriculture, la pêche et la construction des navires ; dans la Nouvelle Écosse, l'exploitation des mines de houille et d'or, la construction des navires, l'agriculture, le commerce de bois et la pêche ; les pêcheries de cette province sont les meilleures et les plus productives du globe ; dans le nouveau Brunswick, la construction des bâtiments, le commerce de bois, l'agriculture et la pêche ; les pêcheries de cette province viennent en second lieu, après celles de la Nouvelle Écosse ; dans la province de Québec, l'agriculture, la construction des navires, le commerce de bois, la pêche et l'exploitation des mines ; dans l'Ontario, l'agriculture, le commerce de bois et l'exploitation des mines ; dans le Manitoba et les territoires du Nord-Ouest, l'agriculture et l'élevage des animaux ; on s'attend que l'exploitation des mines de charbon deviendra une industrie très importante dans ces régions, car on estime qu'il existe à peu près 65,000 milles carrés de gisements houillers, à l'est des Montagnes Rocheuses ; et dans la Colombie Anglaise, l'exploitation des mines, le commerce de bois, la pêche et l'agriculture.

Anecdote

Le Musée des Familles, rapporte, dans ses glanes historiques, la curieuse anecdote que voici :

Aureng Zeb, avant d'être empereur des Mogols, mais aspirant à l'être, au préjudice de ses frères

rassembla, un jour, tous les fakirs ou moines mendiants du pays, pour leur faire, disait-il, une grosse aumône et pour avoir la consolation de manger avec eux — selon la formule hospitalière — le sel et le riz.

Le lieu d'assemblée était une vaste campagne. Aureng Zeb fit servir à cette multitude prodigieuse de pauvres pénitents un repas conforme à leur état. Quand on eut mangé, le prince fit apporter une grande quantité d'habits neufs, et dit aux fakirs étonnés qu'il souffrait de les voir ainsi couverts de haillons. L'artificieux Mogol n'ignorait pas que la plupart de ces gueux portent avec eux bon nombre de pièces d'or, qui sont la récolte de leurs intrigues et de leur mendicité. En effet, plusieurs voulurent se défendre de quitter ces haillons, en prétextant l'esprit de pauvreté qui fait l'essence de leur profession. On ne les écouta pas. Le prince exigea que tous revêtissent les habits neufs. Cela fait, on entassa les haillons qu'ils avaient quittés, au milieu d'un champ ; l'on y mit le feu ; et l'on trouva, une somme si considérable, que ce fut — disent quelques écrivains — un des principaux secours qu'eut Aureng Zeb pour faire la guerre à ses frères.

Les mois : Septembre

Le nom de PAOPHI que ce mois portait chez les Égyptiens, et celui de BROEDROMION que les Grecs lui avaient donné, étaient l'un et l'autre une allégorie de la station du soleil en ce moment de l'année, c'est-à-dire, qu'ils désignaient l'Équinoxe. On en peut voir les preuves dans l'Histoire du Calendrier. Ce mois était le second de l'année égyptienne, et le troisième dans le calendrier athénien. Romulus lui assigna une autre place : il en fit le septième mois des Romains, et lui donna le nom numérique de SEPTEMBER, que CÉSAR lui conserva, lors même qu'il eut réformé le calendrier.



SEPTEMBRE ou Ariane et Faon trainant les Balances

L'Égypte honorait en ce mois la grosseesse d'Isis, grosseesse allégorique qui désignait les semences qu'on venait de confier à la terre. La terre, en effet, était alors, pour les Égyptiens, grosse de la moisson prochaine.

Ce mois, à Rome, était consacré à Vulcain, dieu des forgerons, à qui le laboureur, dont l'année recommence, est redevable du soc et des autres instruments nécessaires à l'agriculture ; de plus, il ramenait tous les ans la cérémonie du Clou sacré que le Grand-Prêtre plantait au Capitole, dans le temple de Minerve. Rome chrétienne renouvelle cette cérémonie toutes les fois que le pape fait l'ouverture de l'année sainte, ou d'un Jubilé. Cet usage remonte à la plus haute antiquité. Plin nous apprend que les Romains l'avaient reçu des premiers habitants de l'Italie, des Volsciens qui plantaient annuellement un clou dans le temple de la déesse Nortia. On peut croire d'autant plus volontiers ce clou fait dans son origine pour marquer le nombre des années, que plusieurs nations plaçaient à l'équinoxe d'automne la création de l'univers.

L'histoire fabuleuse d'Ariane est trop connue pour la détailler ici. Chacun sait que cette fille de Minos, roi de Crète, charmée de la bonne mine de

Thésée, venu pour combattre le minotaure, lui donna un peleton de fil, à la faveur duquel il sortit du labyrinthe ; et que ce prince ingrat délaissa sa libératrice dans l'île du Noxos.

La Balance, septième signe du Zodiaque, est celle d'Astrée, qui retourne au ciel pendant le siècle de fer. Virgile, pour louer l'équité d'Auguste, lui promet, pour sa résidence céleste, le signe de la Balance. Homère, dans son Illiade, donna à Jupiter des balances d'or, dans lesquelles il pèse la destinée des Grecs et des Troyens,

Les serpents grimpeurs

Escapades de serpents ! On a prétendu souvent qu'il était impossible qu'un serpent s'élevât le long d'une paroi lisse. Autant lui donner des ailes, a-t-on dit. Eh bien ! non, les ailes sont inutiles et le serpent peut très bien grimper le long d'un mur vertical très lisse jusqu'à l'intérieur d'une maison. On les voit, dans l'Amérique centrale, monter le long de pieux lisses et peints. Un voyageur rapporte avoir vu un petit serpent dont la morsure est mortelle, le corail, grimper le long d'une toile tendue formant muraille entre des lattes et venir s'enrouler en rond autour d'un miroir à main. Un vigoureux coup de canne cloua le reptile sur le dos de la glace, ce qui ne l'empêcha pas de saisir avec colère le bout en fer de la canne ; il continua à mordre ce fer pendant cinq minutes, jusqu'à ce qu'il mourût. Donc les serpents sont grimpeurs.

On peut s'en apercevoir, d'ailleurs, sans aller dans l'Amérique centrale. Au Muséum, à Paris, dans la galerie des reptiles, vit paisiblement un serpent qui s'élève tout entier contre la paroi de sa cage en verre lisse. Le serpent du Muséum a 30 centimètres de long ; il élève d'abord la tête contre la paroi, à 8 ou 10 centimètres. Alors il dégage de ses glandes salivaires et lacrymales une abondante sécrétion de mucus visqueux qui sert de liquide adhésif et qui lui permet de s'élever lentement de plus en plus haut. Il enroule l'extrémité de sa queue en spirale contre la paroi ; il s'y colle solidement et continue l'ascension.

Dans les pays chauds, le mucus est épais et fait colle adhésive énergique. Aussi n'est-il pas rare de voir des serpents, même très lourds, escalader des murailles ou des enceintes en planches. On n'est donc nullement à l'abri des serpents dans les maisons bien closes ou dans les cases du Centre-Amérique et de l'Amérique du Sud. Il ne faut pas soutenir du tout que les serpents ne peuvent et ne savent pas grimper. Le serpent est grimpeur. — LE CHERCHEUR.

NOUVELLES A LA MAIN

Les yeux noirs peignent l'esprit.
Les yeux bleus peignent l'âme.
Les coiffeurs peignent les cheveux.

Un monsieur entre dans un magasin de musique. —Vendez-vous des morceaux de piano ! demande-t-il à un employé.

—Non monsieur, nous ne vendons que des pianos entiers.

Les dialogues de la rue :

Un mendiant, au nez d'améthyste, indice évident d'un grand amour pour le vin accoste, un bon bourgeois :

—La charité s'il vous plaît.

—Pourquoi mendiez-vous ? Etes-vous sans travail ? estropié ?

—Non monsieur, je suis une victime de la sécheresse.

X... a remis à sa femme, dont les études grammaticales laissent à désirer, un petit dictionnaire de poche pour s'orienter dans les labyrinthes de l'orthographe.

Dernièrement, il la voit feuilletant l'opuscule avec fureur :

—Eh bien ! mon amie, que cherches-tu ?

—Décidément, il n'y a rien dans ces sales petits dictionnaires. Voici une heure que je cherche le mot : Ormoire.

CHOSSES ET AUTRES

— Sur 10,000 décès aux Etats-Unis, 420 sont attribués à la consommation.

— Il y a actuellement 472 forçats au pénitencier de Kingston, Canada.

— Le travail du dimanche est prohibé en Europe, excepté en France et dans les Pays-Bas.

— On calcule que dans le monde entier, il se dépense un million de plumes d'acier tous les jours.

— La couronne de la reine Victoria est évaluée à un million deux cents mille dollars.

— Les banques de la Grande-Bretagne possédaient, l'année dernière \$1,420,000,000 de capital et \$31,130,000,000 de dépôts.

— Dans tous les pays, le suicide est plus commun parmi les hommes que parmi les femmes et se produit plus fréquemment parmi les célibataires.

— Quand l'impératrice de Chine se met en voyage elle prend avec elle 3,000 objets d'habillements, serrés dans 600 valises que portent 1,200 serviteurs.

— La plus grosse araignée du monde se rencontre dans l'Amérique centrale; les pattes étendues, cette araignée, qui chasse les oiseaux et les lézards, en guise de mouche, mesure souvent 15 pouces de diamètre.

— Après avoir mangé des noix, des bleuets et autres fruits, vous avez quelquefois des taches sur les lèvres. Vous vous en chagrinez. Vous pouvez les enlever avec du jus de citron ou du cold cream.

— Mettant la moyenne de l'âge des travailleurs en 20 et 60 ans et ne comptant que les ouvriers mâles, on constate qu'aux Etats-Unis, 400 personnes vivent du travail de 100 ouvriers.

DRS MATHIEU & BERNIER

Chirurgiens-dentistes, coin des rues du Champ-de-Mars et Bonsecours, Montréal. Extraction de dents par le gaz ou l'électricité. Dentiers faits avec ou sans palais. Restauration des dents d'après les procédés les plus modernes.

LE COSMOS. — La plus ancienne revue catholique des sciences et de leurs applications — hebdomadaire — 32 pages, belles illustrations, \$6 40 par an, 8, rue François Ier, Paris, France.

LIBRAIRIE FRANÇAISE

L. DERMIGNY

126 w. 25th STREET, NEW-YORK

SUCCURSALE A MONTREAL

1608, NOTRE-DAME

Seul Agent et Dépositaire du "Petit Journal," de Paris de son supplément coloré, et du "Journal Illustré," pour le Canada et les Etats-Unis.

Dépôt des principaux journaux de Paris, notamment : Petit Journal, Soleil du Dimanche, l'Echo de la Semaine, l'Univers Illustré, Le Figaro, etc. etc.; journaux de modes et scientifiques.

Abonnements à toutes revues ou publications. Ordres pour livris promptement exécutés.

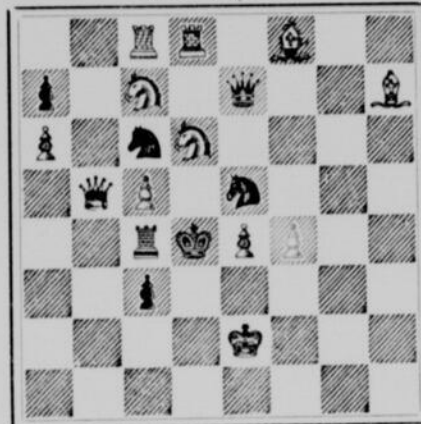
Jeux d'esprit et de combinaison

CHARADE

Te faut-il payer un arrêr.
Pauvre plaideur l'un te déplaît,
Et souvent te réduit à l'aucrer.
Ne va pas navré de douleur,
Du suicide triste apôtre,
Enfoncer le tout dans ton cœur.

No 123—PROBLEME D'ECHECS

Composé par M. Emile Pradignat
Noirs—7 pièces

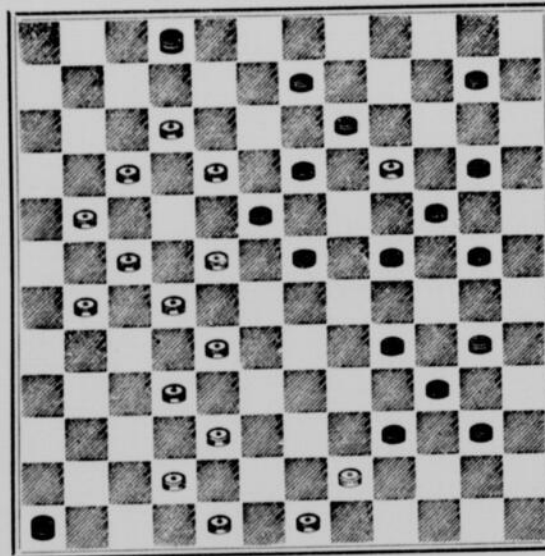


Blancs—12 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 2 coups

No 117.—PROBLEME DE DAMES

Composé par M. Elie Jacques, Montréal.
Noirs—17 pièces



Blancs—16 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

Solution du problème de Dames No 115		Blancs Noirs	
35	28	34	36
47	40	27	46
52	4	36	47
4	53 gagnent.		

Solution de la charade : O rage.
Solutions justes : L. U. Renaud, Québec; Cocardasse et Passepoil, St-Joseph; Mlle Louisa Poitras, Mlle Emma Blanchard, Th Bertrand, Lachine; Mlle Emma Drouin, Mlle Blanche Loiseau, Montréal.

Solution du problème d'Échecs No 122		Blancs	Noirs
1	R 6 C	1	?
		Mat selon le coup des Noirs.	
		21 variantes.	

Les conditions du match (jeu de Dames) dont nous avons parlé la semaine dernière, entre MM. Riendeau et Saint Maurice, sont définitivement réglées. La lutte commencera mardi, le 26 septembre, à huit heures du soir, dans les salles du Club d'Échecs et de Dames Canadien Français, 480, rue des Seigneurs.

Le vainqueur sera le premier gagnant trois parties. Les soirs de jeu seront les mardis, jeudis et le Dimanche après-midi. Le public sera le bienvenu.

ANNONCE DE John Murphy & Cie

AUTOMNE 1893

GRANDS ARRIVAGES

—DE—

MARCHANDISES NOUVELLES !

AU-DELA DE

150 CAISSES

De nouvelles marchandises reçues des principaux centres européens et américains.

MANTEAUX

Des milliers de nouveaux manteaux, styles parfaits, coupes élégantes. Prix incomparablement bas.

ETOFFES A ROBES ET SOIRIES

Des milliers et des milliers de verges de magnifiques soies et étoffes à robes, pour l'automne, justement reçues.

10,000 VERGES

De Braids nouveaux pour garnitures. La plus haute nouveauté sur le marché européen.

— VOYEZ-LES —

JOHN MURPHY & CIE

Soin des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix

Cell. Tel. 2193

Federal Tel. 58

V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et évaluateurs

162—RUE SAINT-JACQUES—162

(Block Barron)

VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER.

Téléphone no 2113.

LES NOUVEAUX ABONNES

De quatre, six et douze mois. Recevront gratuitement le feuilleton en cours de publication "Les deux Mariages de Cécile."

Savez-vous Pourquoi

Nos ventes augmentent toujours tous les ans ? C'est que nous ne vendons que de bons meubles, solides et élégants. Nous vendons argent comptant et nous accordons un escompte de 10 p.c. sur toute vente au-delà de \$10.00.

RENAUD, KING

AND

PATTERSON

MEUBLES & LITERIE

Gros et Détail

652, Rue Craig, 652

P. S. — Embellage gratis et escompte spécial aux acheteurs hors de Montréal.



REMEDE NATUREL POUR LES
 Attaques d'Epilepsie, Mal caduc, Hysterie,
 Danse de St. Vite, Nervosité, Hypo-
 condrie, Melancolie, Inebriété,
 Insomnie, Etourdissement,
 Faiblesse du Cerveau et
 de la Moelle Epinière.

Ce remède agit directement sur les centres
 nerveux, calmant toute irritation et aug-
 mentant l'effusion et la force du fluide ner-
 veux. Il est parfaitement inoffensif et ne
 laisse aucun effet désagréable.

GRATIS — Un Livre important sur les Maladies
 Nerveuses sera envoyé gratuitement à
 toute adresse, si les malades pauvres
 peuvent aussi obtenir ce remède sans rien payer.
 Ce remède a été préparé par le Rev. Pasteur Koenig,
 de Fort Wayne, Ind., E. U., depuis 1876, et est actuelle-
 ment préparé sous sa direction par la
KOENIG MED. CO., CHICAGO, ILL.
 A Vendre par les Droguistes à \$1 la Bouteille; 6 pour \$5.

En Canada, par Saunders & Co, London
 Ont.; E. Léonard, 113, rue St-Laurent
 Montréal, Qué.; La Roche & Cie, Québec

Nouveaux procédés américains pour plombage
 de dents, en porcelaine et en verre,
 plus résistant que le ciment, imitant par
 faitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger
 Nouveau procédé pour plomber et extraire
 les dents sans douleur.

A. S. BROUSSEAU, L.D.S.
 No. 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de
 cette préparation délicieuse et rafraichis-
 sante. Elle entretient le scalp en bon état,
 empêche les peaux mortes et excite la
 pousse. Excellent article de toilette pour la
 chevelure. Indispensable pour les familles
 25 cts la bouteille

HENRY R. GRAY,
 Chimiste pharmacien

A. LEOFRED

(Gradué de Laval et de McGill)

INGENIEUR DES MINES

Bureau principal: Québec; Succursales:
 Sherbrooke; Montréal, 17, Côte de la
 Place d'Armes.

—Pour tout ce qui a rapport aux mines—

J. EMILE VANIER
 (Ancien élève de l'École Polytechnique)

INGENIEUR CIVIL, ARPENITEUR

107, rue St-Jacques, Royal Building
 Montréal

Demandes de brevets d'invention, mar-
 que de commerce, etc., préparées pour le Canada
 et l'étranger

Saint-Nicolas, journal illustré pour
 garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abon-
 nements partent du 1er décembre et du 1er
 juin. Paris et départements, un an: 18 fr.;
 six mois: 10 fr. Union Postale, un an: 20
 fr.; six mois: 12 fr. S'adresser à la librairie
 Ch. Delagrave, 16, rue Soufflot, Paris, France

BAUME RHUMAL

Est le meilleur remède connu contre les rhumes obstinés, la toux, l'enrouement, la
 bronchite, l'asthme, la consommation et toutes les affections de la gorge et des poumons.
 En vente partout à 25c la bouteille. 20 doses par bouteille.
 Dépôt général à la PHARMACIE BARIDON, 1707, rue Ste-Catherine, Montréal.

Lorsque toute autre nourriture est rejetée le

JOHNSTON'S FLUID BEEF

Peut-être pris, digéré et absorbé.

C'est la meilleure nourriture pour les malades et convalescents.

23364

MAISON - BLANCHE

65—RUE SAINT-LAURENT—65

Merceries et chapelleries pour les chaleurs. Habits légers, en alpaca et en soie.
 N. B —Ordres de la campagne remplis avec soin.
 Une visite est sollicitée.

T. BRICAULT

UN SEUL PRIX

Cie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,

“ WESTERN ”

INCORPORÉE EN 1851

Capital.....	\$2,000,000
Primes pour l'année 1892.....	2,557,061
Fonds de réserve.....	1,095,000

J. H. ROUPE & FILS, Gérants de la succursale de Montréal, 194, St-Jacques
 A. STURM HONOR. Agent de dent français. PIERRE DUPONT, Insp. des agences

LE PACIFIQUE CANADIEN

LIGNE

DE

L'EXPOSITION UNIVERSELLE!

Excursion à Chicago

22 ET 23 SEPTEMBRE \$18.00 ALLER ET RETOUR

Bon pour revenir jusqu'au 20 sept.

Chars dorciors pour touristes

Allant directement à Chicago, partent
 de la gare Windsor, les mardis, mercredis,
 jeudis et samedis, à 8.25 a. m. Prix par
 chambre \$1.50

EXPOSITION DE TORONTO
 TORONTO ET RETOUR

11 Septembre..... \$7.00
 12, 13, 14, 15 Septembre.. \$10.00

Billets bons pour revenir jusqu'au 18 Sept

Exposition d'Ottawa
 OTTAWA ET RETOUR

22, 23, 24, 25, 27, 29 Sept. \$3.50
 26 et 28 Sept..... 2.55

Billets bons pour revenir jusqu'au 2 Oct

BUREAU POUR LA VENTE DES BILLETS
 129 RUE ST. JACQUES
 COIN DE LA RUE ST. FRANCOIS XAVIER.

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux
 français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent
 LA PRESSE

Les petites annonces de LA PRESSE sont
 lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis?
 Annoncez dans LA PRESSE.

LA PRESSE est le véritable intermédiaire
 entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante?
 Annoncez dans LA PRESSE.

Les servantes en recherche d'emploi
 lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un article perdu?
 Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque?
 Annoncez dans LA PRESSE.

Journal possédant la plus forte circulation
 de tous les journaux français
 du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine fi-
 nissant le 2 septembre 1893.

31,023

BUREAUX

71 et 71a, Rue St-Jacques
 MONTREAL

La PRESSE sera adressée à la campagne
 pendant la saison d'été à raison de 25c par
 mois.

PIANOS ET ORGUES

D'OCCASION

de toutes les manufactures à des prix gran-
 dement réduits et à des termes faciles, pris
 en échange pour des pianos HAZELTON,
 FISCHER et DOMINION



Un bienfait pour le beau sexe



Poitrine parfaite
 par les
Poudres Orientales

les seules
 qui assurent en trois
 mois et sans nuire
 à la santé le
 DEVELOPPEMENT

— ET LA —
 Fermete des Formes de la Poitrine
 CHEZ LA FEMME

SANTE ET BEAUTE!

1 boîte, avec notice, \$1; 6 boîtes, \$5

En vente dans toutes les pharmacies de pre-
 mière classe. Dépôt général pour
 la Puissance:

L. A. BERNARD, 1882, Ste-Catherine
 MONTREAL TEL Bell 6419

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ**, le plus complet et le
 meilleur marché des journaux du
 Canada.



For information and free handbook write to
 MUNN & CO., 361 BROADWAY, NEW YORK.
 Oldest bureau for securing patents in America.
 Every patent taken out by us is brought before
 the public by a notice given free of charge in the
Scientific American
 Largest circulation of any scientific paper in the
 world. Splendidly illustrated. No intelligent
 man should be without it. Weekly, \$3.00 a
 year; \$1.50 six months. Address MUNN & CO.,
 PUBLISHERS, 361 Broadway New York City.